

DAPH NOBODY, CHRONIQUES CINEMA ET LITTERATURE FILMS AND BOOKS REVIEW

daphnobody.blogspot.com

COUP DE COEUR n° 4: SATORI STRESS, un quart de siècle plus tard

J'ai eu la chance de revoir ce vendredi 5 février, à 19h, à la CINEMATEK de Bruxelles, dans la salle Ledoux, le magnifique film SATORI STRESS, imaginé en 1983 par Jean-Noël Gobron et Benoit Boelens, avec Monique Rysselinck au montage, dressant le portrait d'un Japon qui fait sans doute autant rêver qu'il n'effraie. La projection s'est faite en présence du réalisateur J.N.G. et de l'auteur B.B. qui se sont prêtés, après coup, à un sympathique, amical et nostalgique, Q&A. Il faut dire qu'ils ne s'étaient plus vus depuis un bail, et que ce fut l'occasion de célébrer des retrouvailles. Difficile de faire autrement face à une page d'histoire qui les a autant marqués l'un que l'autre. Et pour cause, nous nous trouvons là face à une oeuvre unique, qui relève aussi bien de la réflexion et de la recherche que du vécu, la formule magique pour qu'un film soit réussi... et assurément, il l'est.

Sa particularité réside dans le fait qu'il est difficilement classable, dans la mesure où la fiction (je devrais même parler d'« histoire vraie », car l'histoire d'amour entre Akiko Inamura et Jean-Noël Gobron n'a pas été scénarisée mais vécue) s'immisce dans le documentaire pour donner encore plus de relief à ce tableau d'Histoire et d'impressions. La sensualité des images de Jean-Noël (du 16mm aux tons pastels, qui ne sautent pas à la gueule mais qui caressent les sens) et le naturel posé des cadrages, nous emportent dans une expérience personnelle, loin du faux, du trop-construit-pour-être-honnête. Ce flot d'instantanés saisis parfois à la sauvette, s'enrichit d'un texte de Benoit Boelens qui est, lui, à l'opposé, de facture très élaborée, et qui s'attèle, parfois de manière ludique, à resituer chacun de ces instants dans une réalité culturelle, éthique, philosophique, contemporaine et ancestrale, qui ne pourrait se deviner par le seul support visuel, car au Japon ce que l'on ne dit pas est sans doute plus important et plus crucial que ce qui se partage à langues déliées, spécialement avec un étranger. Le passé y règne intra muros, tandis que l'avenir s'étale à ciel ouvert en une plantation d'enseignes lumineuses qui donne le vertige, arrosées par un désir de compétitivité qui en amènerait plus d'un à se trouver en concurrence avec lui-même. Ces deux pôles se côtoient ainsi entre l'Est et l'Ouest, dans une tentative spectaculaire de se concilier avec un présent qui dépasse une population

comme marquée au fer chaud. Comme le dit si bien Akiko dans le film : « Au Japon, avant de penser à soi, il faut d'abord penser aux autres », car tout choix que l'on opère aura des répercussions directes sur notre entourage et attirera les foudres du ciel. Le conservatisme se heurte aux ambitions nécessairement transgressives. En d'autres termes : comment épouser l'occident sans pour autant épouser un Occidental ? Seule réponse possible : en devenant soi-même un Occidental, ou en s'en donnant l'illusion, que ce soit en adoptant le costume-cravate pour les uns, ou en dansant sur des airs de Rock'N Roll pour les autres. Dans un tel contexte autoconflictuel, la répudiation n'est pas un mythe, ni l'exclusion sociale de ceux qui ont le malheur de ne pas s'accorder avec le tambour de la prospérité contrainte et le violon des apparences - dans le fond, sommes-nous si loin de notre réalité occidentale ? Si l'on y copie une certaine révolution industrielle venue d'Occident, on la passe toutefois à l'agrandisseur, on la gonfle aux hormones de croissance, on la soumet à un régime exponentiel jusqu'à crever les nuages et franchir les limites de la démographie urbaine, ce qui n'empêche pas pour autant le dépaysement, car, dans les années 80' en tout cas, cette quête de la modernité apparaît comme un « jeu de société » qui nous amène à nous demander si ces autochtones croient viscéralement dans cette mouvance qui balaye progressivement traditions, bâtisses patriarcales et autres rites samourais. Le samourai est désormais un salary-man, qui se bat pour gagner toujours plus d'argent en faisant autant violence à lui-même qu'à autrui - dans une hiérarchie où l'on a toujours le sentiment que tout homme est dirigé à la laisse, même celui qui siège à la tête d'un empire, - et son sabre est devenu une carte de crédit qu'il dégaine allègrement en guise de carte de visite ; homme valeureux, luttant au quotidien... essentiellement contre la fatigue conséquente à un rythme de vie effréné qui l'occupe non seulement de jour mais aussi de nuit, car après le turbin il n'est pas question de rentrer directement chez soi pour passer un peu de temps en famille (c'est d'autant plus vrai que la famille vit souvent loin de la capitale) : il faut prouver à ses semblables qu'on est capable de passer la soirée au restaurant à manger et surtout à boire, qu'on tient l'alcool, qu'on est capable d'aller ensuite liquider une partie de la nuit au karaoké, pour reprendre ensuite le travail comme si de rien n'était, après une tranche de repos pas plus longue que celle que l'on octroie aux Marines en temps de belligérance, tout cela en continuant d'être aussi efficace en affaires le matin venu malgré le manque de sommeil et le résidu d'alcool qui poursuit son tour de montagnes russes dans les artères. A ce soir, on remet ça avec les collègues !

Au vu de tout ceci, il faut avouer que ce qui frappe dans SATORI STRESS, c'est que ce documentaire reste plus que jamais d'actualité. Ce qui nous y était esquissé en 1983 est aujourd'hui devenu une réalité au wide-tip marker. Mais l'exotisme qu'on y savoure est-il, lui, toujours ce qu'il était ? Est-ce encore, de nos jours, un autre monde comme c'était le cas en 1983 ? C'était un temps où, pour peu que je m'en souvienne du bas de mes huit berges, on ne parlait pas encore de mondialisation. Ce film est une déclaration d'amour au dépaysement, un abandon à l'inconnu, un regard

sur le regard de ces hommes et femmes que l'on croise dans les rues grouillant de gens aussi pressés que l'est leur société d'atteindre... un âge cruellement adulte. N'y parle-t-on pas, d'ailleurs, des salary man comme d'« enfants qui n'en sont toujours pas revenus d'avoir atteint l'âge adulte »? Par le biais de la rhétorique érudite du commentaire de Benoit Boelens, perce une indicible poésie, une apaisante sagesse, une justesse ironique, qui évitent au film l'écueil de la prétention, du jugement et du diktat. C'est un regard humain qui transparait d'un bout à l'autre, ce seul regard qui, depuis la cabine de pilotage d'un train, peut se laisser hypnotiser par un tracé de rails sur lesquels l'engin avance, qui nous guident sans qu'on puisse en dévier - les rails sur lesquels toute une société était en train de se bâtir -, qui se croisent pour se séparer à l'instar de toutes ces fourmis qui s'affairent à alimenter le nid babylonien, ce seul regard qui peut se laisser happer par un bombardement de « light-and-sound street show » qui fascine autant qu'il abrutit, ce seul regard qui permet à une population explorée, sondée, psychanalysée, d'agir devant nos yeux aussi librement qu'en notre propre absence, dans la liberté magmatique de l'inné et de l'acquis qui se veulent ne faire qu'un. A ce regard s'ajoute la voix-off (de Nicola Donato) qui, faussant la neutralité de son timbre, s'engorge d'un humour irrésistible en filigrane, propre à souligner ce décalage inéluctable entre « ce qui sied » et « the truth behind the necktie ». La scène(-culte ! Si, monsieur !) où l'on parle d'équilibre alors qu'à l'image on avise un homme s'endormant contre un mur et perdant son équilibre, s'intègre comme une mise en abyme de l'instabilité permanente d'un monde qui se veut idéal mais qui s'égare dans l'ennui (dans tous les sens du terme) et l'inconfort de ses principes dogmatiques.

En conclusion, SATORI STRESS est un film à voir absolument. Et l'on ressort de la projection presque malgré soi avec une seule envie : sauter dans le premier avion destination Tokyo. Car, pour ne pas me répéter, sous ses aspects critiques c'est avant tout un témoignage amoureux. Qui aime bien châtie bien, n'est-ce pas?

Pour ceux qui auraient manqué cette séance exceptionnelle à la CINEMATEK pas plus tard qu'hier, tant pis pour eux! Mais ils n'auront pas pour autant d'excuse pour ne pas le voir, car il existe désormais un dvd avec quelques bonus exceptionnels datant de l'époque du tournage, soit d'il y a maintenant plus de 26 ans ; j'avais alors l'âge de regarder des films de Walt Disney. SATORI STRESS, donc, destiné à ceux qui sont passionnés par le Japon. Mais aussi à ceux qui ne le seraient pas encore.

Bonjour chez vous !



Daphnis Boelens-Bisazza, alias Daph Nobody, 6 février 2010